

The illustration features a stylized man with a large, white turban with purple stripes and a blue tassel. He has a large, expressive face with blue eyes, a black mustache, and a goatee. He is wearing a purple robe with a blue patterned background. His hands are visible, and a small, ornate vase is at the bottom right.

Michel Laporte

10 contes des Mille et Une Nuits

Flammarion jeunesse

*// Ali Baba entra dans la grotte ;
la porte se referma derrière lui,
mais cela ne l'inquiétait pas
car il savait comment l'ouvrir.
Il s'intéressa seulement à l'or
qui était dans des sacs. //*

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Il était une fois la fille du grand vizir, Schéhérazade, qui toutes les nuits racontait au prince une nouvelle histoire pour garder la vie sauve. Ainsi naquirent *Ali Baba et les quarante voleurs*, *La Fée Pari-Banou* ou *Le Petit Bossu...* Ces dix contes, aussi merveilleux que célèbres, nous plongent au cœur de l'univers féérique des *Mille et Une Nuits*.

+ des informations à découvrir à la fin du livre

Illustration de couverture de Fred Sochard.

MICHEL LAPORTE

10 CONTES DES
MILLE ET UNE NUITS

Illustrations de Fred Sochard

Flammarion jeunesse

© 2000, Castor Poche Flammarion
© Flammarion, 2010
© Flammarion pour la présente édition, 2019
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0815-0117-1

Il y avait autrefois un sultan des Indes qui était très aimé de ses sujets. Il avait deux fils, Schahriar et Schahzénan. Quand ce roi mourut, l'aîné, Schahriar, le remplaça sur le trône. Il confia à son frère le gouvernement de la Grande-Tartarie dont la capitale était Samarcande.

Il y avait dix ans que les deux frères étaient séparés quand Schahriar eut envie de revoir Schahzénan. Il lui envoya des ambassadeurs pour le prier de lui rendre visite. Schahzénan accepta volontiers l'invitation. Quelque temps après, il arriva dans la capitale des Indes où son aîné le reçut avec la joie qu'on imagine et s'ingénia à lui offrir tous les divertissements qui pourraient lui faire plaisir.

C'est ainsi que Schahriar organisa une chasse qui devait les emmener avec la cour hors de la capitale. Mais au dernier moment, Schahzénan fut légèrement malade et resta au palais.

Demeuré seul dans sa chambre, il eut la surprise, alors qu'il regardait par la fenêtre, de voir s'ouvrir une petite porte qui donnait dans le jardin. Il en sortit vingt femmes au milieu desquelles marchait la sultane. Mais sa surprise fut encore plus grande quand ces femmes ôtèrent la longue robe qui les enveloppait jusqu'aux pieds. Dix de celles qu'il avait prises pour des femmes étaient des esclaves du palais avec qui les dames, y compris la sultane, bati-folèrent un long moment.

Quand le sultan son frère rentra de la chasse, Schahzénan lui raconta ce qu'il avait vu. Schahriar ne voulut pas le croire.

— Je ne peux pas soupçonner la sultane d'une telle infamie, dit-il. Il faudra que je le voie pour y ajouter foi.

— Annonce une autre partie de chasse, proposa Schahzénan. Nous partirons ensemble ostensiblement puis, dès que nous serons sortis de la ville, nous reviendrons incognito dans ma chambre et tu verras ce que j'ai vu.

Le sultan approuva le stratagème. Ils firent comme Schahzénan l'avait suggéré et Schahriar constata de ses propres yeux l'inconduite de la sultane.

Sa colère fut épouvantable. Il fit mettre à mort son épouse, ses suivantes et leurs dix amants. Puis, déclarant qu'il ne se fierait plus jamais aux femmes,

il résolut d'en épouser une chaque nuit et de la faire étrangler le matin.

Le sultan tint parole : chaque jour c'était une fille mariée et une femme morte. Cette inhumanité sans précédent sema la consternation dans ses États, et ses sujets, qui jusqu'alors l'avaient beaucoup aimé, commencèrent à le maudire.

Or ce sultan avait un grand vizir qui, lui-même, avait deux filles. L'aînée s'appelait Schéhérazade et la cadette Dinarzade.

Un jour, Schéhérazade lui dit :

— Mon père, j'ai l'intention d'arrêter cette barbarie que le sultan exerce sur les familles. Puisqu'il célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous prie de faire en sorte qu'il m'épouse.

On imagine la réaction du grand vizir. Il crut que sa fille avait perdu la tête et refusa. Mais Schéhérazade insista tant et tant et le persuada si bien qu'elle saurait faire cesser les exécutions quotidiennes qu'elle parvint à le faire céder.

Bien à contrecœur, il alla offrir la main de sa fille au sultan qui, bien que s'étonnant de la démarche de son vizir, accepta.

Dès qu'elle sut que Schahriar voulait bien l'épouser, Schéhérazade appela sa sœur et lui dit :

— Dinarzade, j'ai besoin de toi. Je m'arrangerai pour que tu couches dans la chambre nuptiale. Prends soin de m'éveiller une heure avant le jour en

disant : « Ma sœur, si tu ne dors pas, je te prie de nous dire un de ces beaux contes que tu connais. » Aussitôt j'en raconterai un et je pense, par ce moyen, faire sortir le peuple de l'épreuve qu'il traverse.

Les noces furent célébrées le jour même. Le soir venu, Schéhérazade et le sultan se couchèrent dans un grand lit, sur une estrade, et Dinarzade sur un lit de camp, dans un coin de la chambre. Une heure avant le jour, elle ne manqua pas d'éveiller sa sœur comme celle-ci lui avait demandé de le faire.

— Sire, dit alors Schéhérazade, me permettez-vous de faire ce plaisir à ma sœur ?

Le sultan ne s'y opposa pas et Schéhérazade commença un conte. Mais elle eut soin de s'interrompre avant la fin, au moment où le jour allait paraître. Elle savait en effet qu'à ce moment-là, Schahriar devait se lever pour faire sa prière.

— Sire, dit-elle, si vous vouliez bien me laisser vivre un jour de plus, je pourrais terminer mon histoire la nuit prochaine.

Le sultan, qui était curieux de connaître la fin du conte, accorda le sursis. La nuit suivante, une heure avant le jour, Dinarzade éveilla sa sœur en lui faisant la même demande. Mais Schéhérazade prit soin de s'interrompre à nouveau au moment où le jour paraissait, sans avoir achevé son récit. Piqué par la curiosité, le sultan lui accorda un jour supplémentaire.

Ce petit manège se répéta la nuit suivante puis celle d'après et encore celles d'après. Il dura en fait mille et une nuits.

Au bout de tout ce temps, le sultan avait totalement oublié sa colère. Il n'avait pas pu s'empêcher d'admirer le courage et la sagesse de Schéhérazade. Il avait eu le temps, aussi, d'apprécier toutes ses autres qualités qui étaient nombreuses.

Si bien qu'au matin de la mille et unième nuit, il lui dit :

— Aimable Schéhérazade, tu m'as guéri de la rage meurtrière. Je renonce en ta faveur à la loi cruelle que je m'étais imposée.

Cette agréable nouvelle eut tôt fait de se répandre dans le royaume. Elle valut à la sultane Schéhérazade et à son époux, redevenu sage, la bénédiction de tout leur peuple.

Voici quelques-uns des contes merveilleux que raconta Schéhérazade au cours des mille et une nuits...

1. HISTOIRE D'ALI BABA ET DES QUARANTE VOLEURS



Dans une ville de Perse vivaient deux frères, Cassim et Ali Baba, qui s'étaient partagé également le maigre héritage laissé par leur père. Mais alors que Cassim, après un riche mariage, était devenu un des principaux marchands de la ville, Ali Baba avait épousé une femme aussi pauvre que lui. Pour gagner sa vie et celle de ses enfants, il allait couper du bois dans une forêt voisine puis venait le vendre à la ville, sur trois ânes qui constituaient toutes ses possessions.

Un jour qu'il était dans la forêt, Ali Baba aperçut un gros nuage de poussière qui venait droit vers lui.

En regardant attentivement, il distingua une troupe nombreuse de gens à cheval. Ali Baba comprit que ces cavaliers étaient des voleurs. Sans se soucier de ce que deviendraient ses ânes, il pensa à sauver sa personne et monta sur un gros arbre d'où il pouvait voir sans être vu. L'arbre s'élevait au pied d'un rocher isolé, très haut et très escarpé.

Les cavaliers, qui étaient tous armés, mirent pied à terre non loin du rocher ; ils attachèrent leurs chevaux et prirent avec eux leurs sacoches. Ali Baba, qui en compta quarante, jugea à leur mine et à leur allure qu'il avait bien affaire à des voleurs.

Leur capitaine s'approcha du rocher, tout près du gros arbre où Ali Baba s'était réfugié, et prononça ces paroles :

— Sésame, ouvre-toi !

Aussitôt une porte s'ouvrit. Après qu'il eut fait passer tous les voleurs devant lui, le capitaine entra aussi, et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher. Ali Baba, qui craignait que l'un d'eux ne le surprenne s'il quittait sa cachette pour se sauver, dut rester sur l'arbre et patienter.

La porte se rouvrit enfin ; les quarante voleurs sortirent ; puis le capitaine fit se fermer la porte en prononçant ces mots :

— Sésame, referme-toi !

Chacun retourna à son cheval et monta dessus. Quand le capitaine vit qu'ils étaient prêts à partir, il passa en tête et reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus.

Ali Baba ne quitta pas sa cachette tout de suite. Il les suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il les ait perdus de vue et ne descendit de l'arbre que longtemps après, pour plus de sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait s'ouvrir et se fermer la porte, il eut la curiosité d'essayer. Il s'approcha de la porte et dit :

— Sésame, ouvre-toi !

Aussitôt la porte s'ouvrit toute grande. Ali Baba fut surpris de voir une grotte vaste et spacieuse qui recevait la lumière par une ouverture pratiquée dans le haut du rocher. Il aperçut des ballots de riches marchandises, des étoffes de soie et de brocart, des tapis de prix, et surtout des pièces d'or et d'argent, en tas et dans des sacs posés les uns sur les autres.

Ali Baba entra dans la grotte ; la porte se referma derrière lui, mais cela ne l'inquiéta pas car il savait comment l'ouvrir. Il s'intéressa seulement à l'or qui était dans des sacs. Il en prit autant que ses trois ânes pouvaient en transporter. Puis, pour cacher les sacs, il disposa du bois par-dessus, de telle sorte qu'on ne pouvait pas les voir. Sa tâche achevée, il se présenta devant la porte, et il n'eut pas prononcé ces mots : « Sésame, referme-toi ! », qu'elle se referma.

Ali Baba reprit le chemin de la ville ; en arrivant chez lui, il fit entrer les ânes dans sa cour et referma la porte de la rue avec soin. Là, il ôta le bois et porta les sacs dans sa maison.

Quand sa femme s'aperçut qu'ils étaient pleins de pièces d'or, elle soupçonna son mari de les avoir volées.

— Ne t'alarme pas, lui dit-il. Je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit être voleur que de prendre aux voleurs.

Il fit alors le récit de son aventure du début à la fin. En achevant, il lui recommanda de garder le secret. Sa femme se réjouit du bonheur qui leur était arrivé et elle voulut compter pièce par pièce tout l'or qui était devant elle.

— Tu n'es pas raisonnable ! lui dit Ali Baba. Tu imagines le temps qu'il faudrait pour tout compter ? Je vais creuser une fosse et enfouir l'or dedans sans perdre de temps.

— Il faut que nous sachions au moins à peu près la quantité d'or qu'il y a. Je vais chercher une mesure dans le voisinage et je le mesurerai pendant que tu creuseras la fosse.

— Ma femme, reprit Ali Baba, fais comme il te plaira ; mais souviens-toi de garder le secret.

Pour se contenter, la femme d'Ali Baba sortit et alla chez Cassim, son beau-frère, qui demeurait non

loin. Elle s'adressa à sa belle-sœur et la pria de lui prêter une mesure.

— Très volontiers, dit la belle-sœur, je vais la chercher.

La belle-sœur connaissait la pauvreté d'Ali Baba. Curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer, elle eut l'idée d'appliquer du suif au-dessous de la mesure avant de la donner à la femme d'Ali Baba.

En rentrant chez elle, la femme d'Ali Baba mesura l'or et fut contente du grand nombre de mesures d'or qu'elle compta. Puis, pendant qu'Ali Baba enfouissait l'or, elle rapporta la mesure à sa belle-sœur, mais sans prendre garde qu'à cause du suif une pièce d'or s'était collée au-dessous.

La femme d'Ali Baba n'avait pas tourné le dos que la femme de Cassim regarda le dessous de la mesure et fut extrêmement étonnée d'y voir une pièce d'or collée.

— Quoi ! s'écria-t-elle, Ali Baba a tant d'or qu'il le mesure au lieu de le compter ! Mais où ce misérable l'a-t-il trouvé ?

Cassim, son mari, était à sa boutique. Le temps jusqu'à son retour lui parut interminable. Dès qu'il arriva :

— Cassim, lui dit-elle, tu te crois riche mais tu te trompes : Ali Baba l'est infiniment plus que toi. Il ne compte pas son or comme toi, il le mesure.

Cassim demanda l'explication de cette énigme. Elle lui apprit de quelle ruse elle s'était servie pour faire cette découverte et lui montra la pièce d'or.

Loin d'être sensible au bonheur qui était arrivé à son frère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir et, dès le lendemain, il alla chez Ali Baba alors que le soleil n'était pas levé.

— Ali Baba, dit-il en l'abordant, tu es bien discret sur tes affaires. Tu fais le pauvre alors que tu ne comptes plus ton or !

— Mon frère, répondit Ali Baba, je ne sais de quoi tu parles.

— Ne fais pas l'ignorant, reprit Cassim, en lui montrant la pièce d'or. Combien en as-tu de semblables à celle-ci que ma femme a trouvée collée au-dessous de la mesure que la tienne est venue lui emprunter hier ?

Ali Baba comprit alors qu'à cause de son épouse, Cassim et sa femme savaient ce qu'il avait un si grand intérêt à tenir caché. Mais le mal était fait, nul ne pouvait le réparer. Ali Baba raconta donc à son frère par quel hasard il avait découvert la cache des voleurs et conclut en lui offrant, s'il acceptait de garder le secret, de lui donner sa part du trésor.

— C'est bien mon intention, reprit Cassim. Mais je veux savoir où se trouve la cachette du trésor et

comment je pourrais y entrer moi-même. Autrement, je te préviens, je vais te dénoncer à la justice.

Ali Baba, qui était d'un bon naturel, révéla à son frère tout ce qu'il souhaitait savoir y compris les paroles nécessaires pour entrer dans la grotte et pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage. Il le quitta, résolu à s'emparer du trésor. Le lendemain, avant le jour, il partit avec dix mulets chargés de grands coffres. Il prit le chemin qu'Ali Baba lui avait indiqué, arriva près du rocher, trouva la porte, et, pour la faire ouvrir, il prononça les paroles : « Sésame, ouvre-toi ! »

La porte s'ouvrit, Cassim entra et, aussitôt, elle se referma. En examinant la grotte, il fut ravi de voir qu'elle contenait beaucoup plus de richesses encore qu'il ne l'avait supposé d'après le récit d'Ali Baba. Il prit autant de sacs qu'il pouvait en porter mais quand il revint à la porte, il se trouva qu'il avait oublié le mot pour la faire ouvrir et qu'au lieu de « Sésame », il dit :

— Orge, ouvre-toi !

Il fut bien étonné de voir que la porte demeurait fermée. Il dit plusieurs noms de grains autres que celui qu'il fallait, et la porte ne s'ouvrit pas. Cassim ne s'attendait pas à ce contretemps. La frayeur le saisit et plus il fit d'efforts pour se souvenir du mot de « Sésame », plus il embrouilla sa mémoire,

si bien que le bon mot continua de lui échapper comme s'il n'en avait jamais entendu parler.

Les voleurs revinrent à la grotte vers midi. Ils aperçurent les mulets de Cassim autour du rocher. Inquiets, ils avancèrent à toute bride et firent prendre la fuite aux mulets qui se dispersèrent de-ci de-là dans la forêt.

Le capitaine, imité par les autres voleurs, mit pied à terre et alla droit à la porte, le sabre à la main. Il prononça les paroles, et la porte s'ouvrit. Cassim, qui avait entendu le bruit des chevaux, se tenait prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvrirait. Il ne la vit pas plus tôt ouverte, qu'il s'élança si brusquement qu'il renversa le capitaine. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Le premier soin des voleurs, après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avait commencé d'enlever et les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avait emportés.

Un long moment, ils se demandèrent comment Cassim avait pu entrer dans la grotte mais ils ne purent pas trouver la solution de cette énigme, car ils croyaient être les seuls à connaître le secret de la porte. Puis, comme leur principal souci était que leurs richesses demeurent en sûreté, ils décidèrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim et de

les mettre près de la porte, en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, en sorte d'épouvanter quiconque aurait la hardiesse d'y pénétrer. Cette décision prise, ils l'exécutèrent, refermèrent la porte de leur cachette, remontèrent à cheval et repartirent exercer leurs brigandages habituels.

Quand elle vit qu'il faisait nuit et que son mari n'était pas revenu, la femme de Cassim fut dans une grande inquiétude. Elle alla chez Ali Baba, tout alarmée, et elle dit :

— Beau-frère, Cassim est allé à la forêt. Tu n'ignores pas ce qu'il est allé y faire. Je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Ali Baba s'était douté de cette expédition de son frère ; il lui dit qu'elle ne devait pas encore s'inquiéter, que Cassim avait certainement jugé à propos de rentrer en ville tard dans la nuit.

La femme de Cassim le crut d'autant plus facilement qu'il était important que son mari fasse la chose secrètement. Elle retourna donc chez elle où elle attendit avec une anxiété grandissante. Après avoir passé la nuit sans dormir, elle courut chez Ali Baba, dès la pointe du jour, manifestant ce qui l'amenait par des larmes plus que par des paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le prie d'aller voir ce que Cassim était devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir demandé de dissimuler son chagrin le mieux possible.

En approchant du rocher, il ne vit pas trace de son frère ni des mulets. Il se présenta devant la porte, prononça les paroles ; elle s'ouvrit. Il fut aussitôt frappé du triste spectacle du corps de son frère en quatre quartiers.

Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre pour rendre les derniers devoirs à son frère. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers dont il chargea l'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or et de bois par-dessus, comme la première fois. Dès qu'il eut achevé et qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville. Mais il eut la précaution de s'arrêter à l'orée de la forêt assez de temps pour ne rentrer qu'à la nuit tombée.

En arrivant chez lui, il fit entrer dans sa cour les deux ânes chargés d'or. Après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger et lui avoir fait part en peu de mots de ce qui était arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte ; elle lui fut ouverte par Morgiane, une servante très maligne et capable, par son habileté, de réussir les choses les plus difficiles.

Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets. Puis, en prenant Morgiane à part :

— Morgiane, dit-il, je te demande avant tout un secret absolu. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets : il s'agit de le faire enterrer comme s'il était mort de mort naturelle. À présent, conduis-moi à ta maîtresse.

— Eh bien, beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba avec grande impatience, quelles nouvelles apportes-tu de mon mari ? Je n'aperçois rien sur ton visage qui doive me consoler.

Ali Baba raconta à sa belle-sœur toute son expédition jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim.

— Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction d'autant plus grand que tu ne t'y attendais pas. Le mal est sans remède mais, si cela peut t'apporter quelque consolation, je t'offre de t'épouser. Je t'assure que ma femme n'en sera pas jalouse et que vous vivrez bien ensemble... Si la proposition t'agrée, continua-t-il, il faut songer à faire en sorte que la mort de mon frère paraisse naturelle. Il me semble que pour cela tu peux faire confiance à Morgiane.

Quel meilleur parti pouvait prendre la veuve de Cassim que celui qu'Ali Baba lui proposait ? Elle le regarda comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes qu'elle avait commencé de verser en abondance, elle dit à Ali Baba qu'elle acceptait son offre.

Après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son rôle, Ali Baba retourna chez lui avec son âne.

Morgiane sortit pour aller chez un apothicaire qui était dans le voisinage. Arrivée à la boutique, elle demanda une sorte de cachets très salutaires contre les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire les lui donna en demandant qui était malade chez son maître.

— Ah ! dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître !

Sur ces paroles, elle emporta les cachets dont le malheureux Cassim n'était déjà plus en état de faire usage.

Le lendemain, la même Morgiane revint chez l'apothicaire et, les larmes aux yeux, demanda une potion qu'on avait coutume de faire prendre aux malades à la dernière extrémité.

— Hélas ! dit-elle en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les cachets ! Ah ! quel bon maître je perds !

D'un autre côté, comme on vit Ali Baba et sa femme faire plusieurs allées et venues chez Cassim avec un air triste, on ne fut pas étonné, sur le soir, d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et surtout de Morgiane, qui annonçaient que Cassim était mort.

Le jour suivant, Morgiane sortit de grand matin. Elle savait qu'il y avait sur la place un savetier nommé Baba Moustafa qui ouvrait sa boutique

longtemps avant les autres. Elle alla le trouver et, en l'abordant, lui mit une pièce d'or dans la main.

— De quoi s'agit-il ? dit-il en voyant que c'était de l'or.

— Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre et venez avec moi. Mais j'y mets cette condition que je vous banderai les yeux.

À ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile.

— Oh ! oh ! dit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience ou contre mon honneur ?

— Dieu m'en garde ! reprit Morgiane en lui mettant une autre pièce d'or dans la main. Venez seulement, et ne craignez rien.

Baba Moustafa se laissa convaincre. Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir, le mena chez son défunt maître et ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avait mis le corps, chaque quartier à sa place.

— Baba Moustafa, dit-elle, je vous ai amené pour vous faire coudre ensemble les morceaux que voilà. Ne perdez pas de temps ; quand vous aurez fini, vous aurez une autre pièce d'or.

Dès que Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux et, après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avait promise, elle le ramena jusqu'à sa boutique.

Peu après, le menuisier apporta le cercueil qu'Ali Baba avait pris soin de commander. Afin qu'il ne puisse s'apercevoir de rien, Morgiane le reçut à la porte. Après l'avoir payé et renvoyé, elle aida Ali Baba à mettre le corps dans le cercueil. Enfin, quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement.

Elle venait de rentrer quand l'imam et d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre des voisins chargèrent la bière sur leurs épaules ; en suivant l'imam qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane, comme servante du défunt, suivit la tête nue en se frappant la poitrine et en s'arrachant les cheveux. Ali Baba marchait après, accompagné des voisins qui se relayèrent pour porter la bière jusqu'au cimetière.

De son côté, la femme de Cassim resta dans sa maison, à pousser des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, étaient accourues pendant la cérémonie de l'enterrement. Joignant leurs lamentations aux siennes, elles remplirent tout le quartier de tristesse.

De la sorte, la mort tragique de Cassim fut cachée de si habile façon que personne ne conçut le moindre soupçon.

Quelques jours après l'enterrement, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il possédait dans la